Présentation de Thierry Paquot

Chaire Francqui 2020

Comme l’a souligné mon Doyen, c’est avec beaucoup de plaisir que nous recevons ce soir, dans le cadre de cette Chaire Francqui, Thierry Paquot. Avant de lui laisser la parole, je souhaiterais revenir, brièvement, sur son travail. L’œuvre de Thierry Paquot étant particulièrement riche, je vais ici, plutôt que d’énumérer les thèmes qu’il développe dans ses nombreux livres, articles ou ouvrages dirigés, essayer de ressaisir la *perspective* ou, si l’on préfère, *l’angle d’attaque*, que Thierry Paquot adopte sur l’urbain et montrer en quoi celui-ci est particulièrement important, à mon sens même incontournable, dans le champ des études et des recherches en urbanisme.

De façon générale, les urbanistes ont pour tâche de proposer des moyens, des outils permettant de répondre aux grands enjeux aujourd’hui rencontrés par les villes et les territoires. Dans un contexte de concurrence de plus en plus grande entre les villes, par exemple, les urbanistes développent des stratégies visant à rendre les villes plus *attractives* ou plus *compétitives*. Les études en urbanisme ont ainsi un objectif *opérationnel* : il s’agit de contribuer, par l’invention de nouveaux modèles urbains, au développement économique et social des villes et des territoires. Si la dimension opérationnelle des études en urbanisme leur confère un intérêt incontestable, elle constitue également, sous certains aspects, un problème. Rivées aux enjeux économiques et sociaux rencontrés par les villes, étroitement liées au monde des décideurs (politiques, administratifs, etc.), les études en urbanisme n’interrogent pas nécessairement le *cadre* dans lequel elles s’inscrivent : on cherche à répondre à un problème – pour reprendre l’exemple précédent, celui de l’attractivité ou de la compétitivité des villes –, on étudie une série de réponses possibles, mais on ne se demande pas forcément si le problème posé est le bon. Pour le formuler de façon plus tranchante, les études en urbanisme s’inscrivent dans des logiques politiques, économiques et sociales qu’elles ne remettent pas toujours en question.

Cette caractéristique, comme le soulève Thierry Paquot dans *Désastres urbains*, n’est pas due à la « personnalité » ou à des traits de caractères propres aux urbanistes, mais à l’histoire de la discipline. L’urbanisme procède directement de la société productiviste. Dans la nouvelle société capitaliste, l’urbaniste, plus largement l’aménageur du territoire, a pour mission de réorganiser les espaces de manière fonctionnelle, en le quadrillant, en le « zonant » puis en y fixant des groupes d’individus considérés comme autant de pièces d’un mécanisme économique qu’il s’agit de faire fonctionner de manière optimale. Du quadrillage des villes au XIX ème siècle au développement des *smart cities* aujourd’hui, des reconfigurations hausmaniennes au Grand Paris, l’urbanisme obéit d’abord à une logique productiviste impliquant en même temps que la fonctionnalisation des espaces urbains, la normalisation et le contrôle des individus.

Mais si l’urbanisme est une discipline historiquement liée au pouvoir, Thierry Paquot n’a de cesse de souligner qu’elle est aussi au cœur de toute démarche émancipatrice, c’est-à-dire d’une démarche qui rendra l’humain plus libre en même temps que plus riche d’interactions concrètes avec ceux qui l’entoure (humains et non humains). S’il cible et critique les dispositifs urbanistiques aliénants, assujettissants, comme, entre autres, les grands ensembles, les centres commerciaux ou encore les grands projets, encore à la mode après être passés au *greenwashing*, il insiste chaque fois, comme dans *Terre urbaine,* pour montrer que c’est aussi *par* l’urbanisme que l’on parviendra à faire exister d’autres mondes, d’autres manières de vivre ensemble, d’autres manières de *faire ensemble*. Comme il le rappelle dans *Utopies et utopistes* : changer la société, c’est nécessairement changer le cadre de vie dans lequel elle se fait.

L’urbanisme est donc au cœur d’une lutte qui dont les enjeux, à l’heure où l’on paramètre jusqu’aux odeurs des lieux pour orienter les comportements dans un sens décidé par avance, sont une société plus libre, plus démocratique, plus solidaire et recréant du lien avec la nature. Mais cela suppose de *Repenser l’urbanisme*. Pour ce faire, comme il le suggère dans *L’urbanisme est notre affaire !* et comme il le fait, concrètement, dans ses différents livres, le meilleur moyen est peut-être d’ouvrir la discipline à son dehors, de croiser les perspectives et les regards. Il ne s’agit pas par-là de rabattre tous ces points de vue les uns sur les autres pour dégager *une* autre manière de faire que l’on opposera à la logique de normalisation dominante, mais de trouver *dans* la multiplicité des perspectives existant sur l’urbain, en lieu et place d’un monde de plus en plus standardisé et de plus en plus marchandisé, les moyens d’inventer *des* *mondes* riches deleurdiversité*,* fort de leur singularité.

S’ouvrir à d’autres regards, c’est ce que fait Thierry Paquot, lorsqu’il mobilise dans ses ouvrages, les travaux d’architectes et d’urbanistes qui ont fait un pas de côté par rapport aux logiques dominantes, comme Friedrich Hundertwasser qui faisait des arbres et des plantes les colocataires de nos lieux de vie, inventant les balcons pour les arbres ou les toitures-forêts. Ce sont également les textes de philosophes comme Gaston Bachelard et sa *maison onirique* riche des rêveries qu’elle suscite de la cave des peurs de l’enfance au grenier des souvenirs. Ce regard c’est aussi, comme il le développe dans *La ville récréative. Enfants joueurs et écoles buissonières*, celui de l’enfant, mobilisé non pas pour encore mieux justifier un urbanisme sécuritaire, mais au contraire parce que l’enfant est un *faiseur de monde* capable de faire d’une rue où chaque chose à sa place – les voitures, les cyclistes et les piétons – un terrain de jeu, un *autre* monde. Ou encore, celui des paysagistes ou des jardiniers, comme Gilles Clément, qui peuvent eux aussi nous amener à réinventer des lieux partagés, dans lesquels la nature n’est pas opposée à l’humain, mais se déploie et s’enrichit avec lui.

Plus fondamentalement, *Faire la ville autrement*, insiste-t-il à plusieurs reprises, implique cependant de se défaire de ce que l’on appelle communément « la gouvernance par projet », celle-ci confiant à des équipes de spécialistes, la programmation des fonctions des territoires, programmation à laquelle se plieront ensuite les individus. Au fil de son œuvre, Thierry Paquot défend et oppose à la logique du programme et du projet, un urbanisme du *trajet* ou du *parcours*, « qui s’élabore au fur et à mesure, sans prédestination, en se questionnant, se réorientant, s’ajustant à chaque étape d’un processus […] dont la seule finalité, s’il fallait en promouvoir une, serait l’autonomie des acteurs concernés. »

Tout cela peut sembler utopique. Même confrontées à des enjeux qui pourraient bien changer radicalement la vie humaine sur terre, nos sociétés continuent de fonctionner suivant une logique productiviste, désormais labellisée *eco-friendly*, à l’image – image qui ouvre l’ouvrage *Désastres urbains* – de ces personnages de dessin animé qui continuent « de courir alors qu’ils ne sont plus sur la terre ferme, mais en l’air ». Pourtant, tout repose sur nous. Comme le rappelle Thierry Paquot, dans le sillage de Bernard Charbonneau, la liberté n’est pas un droit ou alors il est toujours-déjà recouvert par des formes d’assujettissement plus ou moins douces, mais un *devoir*. La liberté n’est acquise que si elle s’exerce. C’est précisément à cet exercice de la liberté, qui seul peut rompre avec les cadres établis, que nous invite les travaux de Thierry Paquot.